

Saint-Jean est un milieu foisonnant de tensions langagières et identitaires, d'actions éducatives, d'apprentissages et de recherches innovantes en éducation, en arts et en sciences sociales.

Phyllis Dalley
Université d'Ottawa

David Aubin

L'élite sous la mitraille. Les normaliens, les mathématiciens et la Grande Guerre 1900–1925

Paris : Éditions rue d'Ulm, 2018. 374 pp.

Dans cet ouvrage richement documenté, David Aubin brosse un portrait fouillé des jeunes mathématiciens français victimes des combats de la première Guerre mondiale. L'auteur se concentre essentiellement sur les élèves de l'École Normale Supérieure (ENS), institution qui formait, et forme toujours, l'élite française de la discipline. D'emblée, l'auteur constate que peu d'études historiques ont tenté d'examiner l'influence qu'a pu avoir la grande Guerre sur l'évolution des mathématiques en France, exception faite d'une thèse historiographique, dite « thèse Bourbaki », qui sert de point de départ au récit.

Nicolas Bourbaki est le nom d'un groupe de mathématiciens, principalement français et issus de l'ENS, dont les travaux ont eu une influence majeure sur l'évolution des mathématiques à partir de la fin des années 1930. Certains membres éminents du groupe Bourbaki sont à l'origine d'une croyance persistante qu'Aubin expose dans les deux premiers chapitres du livre : la Grande Guerre aurait décimé toute une génération de jeunes mathématiciens français prometteurs, ce qui aurait causé un retard dans la discipline durant l'après-guerre. Ces pertes résulteraient d'un égalitarisme républicain mal compris qui a envoyé au front l'élite intellectuelle de la nation, dont les mathématiciens auraient eu à souffrir les plus lourdes pertes. Cette attitude contraste avec celle, plus stratégique, des Allemands qui auraient cantonné leurs savants à des tâches moins risquées, plus adaptées à leurs compétences et, par conséquent, plus utiles à l'effort de guerre. Les pertes subies par la communauté mathématique française auraient créé un vide qui s'est traduit par un manque de professeurs et de chercheurs que la génération suivante n'ayant pas connu la guerre, celle de Bourbaki, a dû combler. La thèse Bourbaki aurait « connu une grande fortune historiographique qui ne s'est guère démentie jusqu'à récemment » (p. 30). Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur s'attelle à distinguer ce qui relève, dans cette thèse, de faits vérifiables, et ce qui participe plutôt de la construction d'une mémoire disciplinaire idéalisée.

Au chapitre 3, Aubin confronte la thèse de la surmortalité des mathématiciens français durant la guerre. Pour cela, il met en perspective des statistiques de mortalité des étudiants de l'ENS avec celles de leurs homologues polytechniciens, de la

population en général et d'universités d'élites étrangères (Cambridge, Göttingen et Harvard). Au total, 22 des 139 normaliens agrégés de mathématiques entre 1899 et 1914, soit 16 %, sont morts au combat. De façon surprenante, les normaliens scientifiques des classes 1910–1913 ont, « avec un taux de mortalité supérieur à 50%, été 2 fois plus durement touchés non seulement que leurs homologues polytechniciens, mais encore que leurs contemporains en général » (p. 49). Par contre, les données ne permettent pas de conclure à un sort plus clément pour les étudiants des autres nations belligérantes. Bien que les données manquent du côté germanique pour établir une comparaison plus précise entre les deux pays, l'affirmation de Bourbaki concernant l'attitude plus stratégique de l'Allemagne vis-à-vis de ses jeunes élites universitaires ne semble pas corroborée.

Les chapitres 4 et 5 sont consacrés à la reconstruction des trajectoires sociale et intellectuelle des 22 mathématiciens dont les noms figurent sur le monument aux morts de l'ENS. Dans le chapitre 6, l'auteur étend cette investigation aux mathématiciens faits prisonniers, blessés de guerre ou aliénés. La plupart des cas examinés concernent des étudiants disparus à un jeune âge, alors qu'ils entreprenaient ou achevaient leurs thèses de doctorat—dont certaines seront reprises et publiées par des camarades à titre posthume—et publiaient leurs premiers travaux dans des revues de mathématiques. Aucune de ces œuvres interrompues ne connaîtra de destinée notable, à l'exception de celle de René Gateaux, dont le nom est associé à des dérivées dans le domaine de l'analyse fonctionnelle. Paradoxalement, Aubin remarque que le nom de Gateaux ne commence à circuler parmi les mathématiciens français qu'au début des années 1950, notant que les Bourbaki « ont fait l'impasse sur l'œuvre embryonnaire de l'un des mathématiciens dont ils regrettent l'absence » (p. 121). Aubin ajoute que plusieurs mathématiciens français ayant survécu à la guerre ont vu leurs travaux ignorés par Bourbaki et n'ont « connu une large diffusion qu'entre les mains de mathématiciens post-bourbakistes » (p. 140). Par ces occultations, le groupe Bourbaki aurait-il lui-même contribué à créer le sentiment de vide intellectuel qu'il a déploré par ailleurs ?

Dans les chapitres 7 et 8, Aubin analyse le processus mémoriel qui fait émerger la conviction de la perte irrémédiable d'œuvres mathématiques importantes avec les victimes du conflit, une idée solidement arrimée, dans la thèse Bourbaki, au sentiment de gâchis causé par l'exposition sur les premières lignes du front de l'élite intellectuelle de la nation française. Pourtant, en étudiant la manière dont les mathématiciens normaliens ont eux-mêmes vécu le déroulement de la guerre, Aubin observe qu'ils semblent accepter avec résignation, voire même avec un certain sens du devoir et de l'héroïsme, leur sort sur le champ de bataille : « l'idée selon laquelle le rôle du jeune intellectuel ou du jeune scientifique dans cette guerre était bien de servir sur le front et non pas à l'arrière, dans les usines, les bureaux ou les laboratoires, est largement partagée » (p. 155). Les normaliens ne recherchent donc pas de positions moins exposées ou mieux adaptées à leurs statuts social et intellectuel. Ce n'est qu'après l'armistice, avec la prise de conscience du sacrifice quantitatif consenti durant les hostilités, que l'ENS développe un discours officiel sur le statut d'élite de ses étudiants qu'il aurait fallu mieux protéger, discours qui sera ensuite assimilé et repris par Bourbaki. Finalement, dans le

chapitre 9, l'auteur revient sur le prétendu vide générationnel dans les mathématiques françaises de l'après-guerre et note, à partir de données quantitatives sur le nombre de thèses soutenues, de reçus à l'agrégation et de publications annuelles, que « l'activité mathématique semble revenir à la normale en quelques années après la guerre » (238). Pour l'auteur, la thèse du vide renverrait possiblement à la faible activité des mathématiciens français de l'après-guerre dans les domaines, tels l'algèbre moderne, qui seront plus tard d'intérêt pour le groupe Bourbaki.

Si l'auteur parvient à revisiter avec succès la thèse Bourbaki, en infirmant certains aspects et en confirmant ou en nuancant d'autres, il peine par contre à démontrer l'utilité de sa référence à la seconde « thèse historiographique », celle de l'historien des sciences Paul Forman. Établissant un lien avec la célèbre thèse de Forman voulant que l'interprétation acausale de la mécanique quantique parmi les physiciens et les mathématiciens allemands ait été favorisée par le climat social et culturel de la république de Weimar, Aubin attribue à la thèse Bourbaki le mérite d'être « l'une des seules à faire l'hypothèse que la guerre ait eu un impact sur le contenu d'une discipline scientifique » (p. 37). Or, on ne retrouve dans la suite du récit aucune démonstration d'une quelconque influence des événements décrits durant la période 14–18 sur le *contenu* des mathématiques françaises, sur leur orientation théorique ou conceptuelle. En dehors de cet habillage théorique superflu, l'ouvrage dans son ensemble constitue une excellente investigation du processus de construction de la mémoire collective d'une discipline scientifique, avec ses déformations, ses exagérations, ses occultations et ses oublis que le travail d'historien vient ici remettre en perspective.

Mahdi Khelifaoui
Université d'Ottawa

Daniel Poitras

Expérience du temps et historiographie au XX^e siècle—Michel de Certeau, François Furet et Fernand Dumont

Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2018. 312 pp.

Dans son ouvrage, Daniel Poitras a pour ambition de décrire la transition entre différentes phases d'un régime d'historicité, caractérisé par ce qu'il appelle le futurisme, provoquant différents changements de perception portant sur le rôle social des historiens. Afin d'appuyer cette théorie, l'auteur propose une grille de lecture se basant sur l'expérience du temps de trois historiens ayant vécu ces transitions, le Québécois Fernand Dumont et les Français Michel de Certeau et François Furet.

Il convient ici de faire remarquer que Poitras s'appuie sur plusieurs concepts développés par François Hartog, qui fut aussi son directeur de recherche pour la thèse à l'origine de cet ouvrage¹. Ces concepts sont expliqués de façon très laconique par l'au-

1 Hartog, F. (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris : Le Seuil.